

Pierre-Yves Badel, *Introduction à la vie littéraire du Moyen Âge*, Paris, Bordas-Mouton, 1969, 242 p.

Gabriel Bianciotto

Volume 4, numéro 1, avril 1971

Le roman médiéval

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500169ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500169ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bianciotto, G. (1971). Compte rendu de [Pierre-Yves Badel, *Introduction à la vie littéraire du Moyen Âge*, Paris, Bordas-Mouton, 1969, 242 p.] *Études littéraires*, 4(1), 109–113. <https://doi.org/10.7202/500169ar>

Pierre-Yves BADEL, *Introduction à la vie littéraire du Moyen Âge*, Paris, Bordas-Mouton, 1969, 242 p.

L'arsenal des grands manuels de base à l'usage des médiévistes débutants ou aguerris n'est pas de ceux qui se renouvellent d'année en année au gré des modes ou des fluctuations doctrinales. Si les travaux de J. Le Goff, ceux de G. Duby et R. Mandrou, ont fait progresser notre connaissance des faits de civilisation, si l'on a pu saluer avec plaisir il y a peu de temps la petite *syntaxe* de Philippe Ménard qui constitue une synthèse commode de travaux récents, nos bibliographies universitaires sont peuplées d'ouvrages anciens dont beaucoup remontent presque au début du siècle. Quant aux histoires littéraires, il suffit de consulter les dernières parues pour constater combien au fond elles renouvellent peu la matière, les méthodes et les perspectives traditionnelles. L'ouvrage de P.-Y. Badel, de format et d'ambitions modestes mais dense de typographie et d'expression, d'une ampleur de vue et d'une pénétration remarquables, vient prendre rang parmi les manuels d'initiation et d'orientation en comblant une lacune choquante que n'aurait pas fait disparaître entièrement un ouvrage récent de Jean-Charles Payen (*Littérature française — Le Moyen Âge, I — Des origines à 1300*, Arthaud, 1970.), pourtant novateur sur bien des points. Cette petite *Introduction* offre en effet une sorte de vision cosmologique du fait littéraire médiéval, considéré certes en lui-même dans ses subdivisions en genres et dans ses techniques, mais surtout inséré dans un réseau de relations d'ordre *éthique* ou *idéologique* (Les textes expriment tous la même vision d'un monde muable dans sa

fixité, dont le symbole majeur est la roue de Fortune, garantie morale et religieuse d'un ordre de classe que la parodie et la satire ne font que consacrer), *historique* ou *sociologique* (Chevaliers, clercs et laboureurs ; la naissance de la bourgeoisie et son scandale ; la situation de la femme), *symbolique* (L'univers celtique, la dame à la licorne), *historique* (L'homme et la société dans leur devenir, l'homme médiéval dans l'histoire sous la double visée de son propre regard et du nôtre), *linguistique* (La genèse d'un vocabulaire littéraire soumis aux influences religieuse et féodale), et enfin *philologique* (Notre accès au texte à travers le manuscrit, principes de l'édition). On apprécie par cette simple énumération l'étendue du domaine étudié et la complexité des problèmes qui devront être abordés à chaque pas ; disons tout de suite que P.-Y. Badel a maîtrisé avec élégance une accumulation de difficultés qui relevait de la gageure, grâce à sa connaissance profonde des textes et de leur critique (Le nombre et le volume des ouvrages dépouillés forcent le respect), l'unité de la synthèse étant assurée par une vision très cohérente des rapports des idéologies et des classes sociales dans le monde médiéval. Une telle conception de la littérature marxiste ou marxisante, très influencée par les théories d'Erich Koehler, pourra séduire ou faire grincer, mais la lecture précise et nouvelle des textes qui en résulte ne laisse pas indifférent et emporte souvent la conviction.

Une courte préface du directeur de la collection dégage les ambitions limitées de telles « introductions à la vie littéraire » (dont le prototype a été l'ouvrage

de Daniel Ménager, qui traite du seizième siècle) : il s'agit avant tout de permettre un accès commode aux textes et aux histoires littéraires, en dégagant des idées-forces et des suggestions qui appellent vérification et donc retour aux œuvres mêmes. L'auteur, quant à lui, après avoir réglé son sort au mythe tenace de la « naïveté » médiévale (Le Moyen Âge étant souvent assimilé, à la suite d'un contresens dû surtout à l'incompréhension linguistique, à l'âge de l'innocence et de l'enfance), jalonne son itinéraire en soulignant surtout les différences des conditions de la création littéraire à l'époque moderne et au Moyen Âge, où « individualisme » et « originalité » sont des notions vides de sens, où l'écrivain est inséré dans une collectivité dont il accepte sans discussion les goûts, les valeurs et les préjugés. P.-Y. Badel souligne à juste titre la difficulté que présente l'étude synthétique d'une période de quatre siècles au cours de laquelle les doctrines, les mentalités, la société ne sont pas restées figées, non plus que les genres et les conceptions littéraires ; il possède une conscience nette des lacunes d'un ouvrage qui n'aborde que marginalement les problèmes spécifiques des littératures des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (mais cette insuffisance est si commune qu'elle mérite à peine mention). Le livre est divisé en cinq parties d'importance inégale qui représentent autant de points de vue complémentaires et convergents sur la littérature médiévale : l'auteur aborde ainsi d'abord la peinture de l'univers mental du Moyen Âge, produit de la combinaison d'une cosmogonie, d'une tradition religieuse et d'une structure sociale qui déterminent la vision de l'individu et de l'histoire, et l'expriment au moyen d'une forêt

d'allégories et de symboles ; la seconde partie énonce les types littéraires qui constituent l'idéal humain que le Moyen Âge propose comme modèle : *clercs* et *chevaliers*, adversaires souvent, mais unis par une culture et des intérêts communs contre les autres classes, *homme courtois* et *fin ami*, qui parviennent mal à échapper à l'univers romanesque ; l'écrivain médiéval est sans doute une des composantes les plus difficiles à cerner dans notre étude du fait littéraire : jongleur ou clerc, il est étudié ici sous le double aspect de son attitude à l'égard des textes, qu'il recopie d'une plume plus ou moins distraite ou transforme volontairement, et de sa capacité à exprimer des conflits ou des tensions sociales, une idéologie qu'il reflète d'une conscience plus ou moins claire. Les deux dernières parties de l'ouvrage abordent d'une part le problème de l'origine des thèmes et celui de leur expression rhétorique et topique, d'autre part l'analyse des formes et des genres dans leur permanence et leurs transformations. C'est sans doute donner une idée très fautive d'un ouvrage aussi complexe et nuancé que de le réduire ainsi à un schéma squelettique, d'autant que l'auteur a pris soin d'illustrer constamment par des analyses de textes minutieuses et précises les développements les plus généraux et abstraits. Cette *Introduction* réunit les éléments fondamentaux nécessaires à la saisie de l'univers littéraire médiéval dans toutes ses implications, joignant vérités anciennes et vérités neuves exprimées les unes et les autres en des termes à la fois rigoureux et modernes ; et bien qu'elle se refuse à être une synthèse, elle représente en fait — tout en nous laissant parfois un peu sur notre faim, mais le caractère pionnier de l'entreprise excuse ses insuffi-

sances —, une des rares visions d'ensemble du fait littéraire médiéval, sinon la seule. Cependant, la nécessité d'exprimer en termes ramassés une matière abondante, qui contraint à une expression dense, elliptique, rend la pensée moins immédiatement accessible, et impose souvent une bonne connaissance préalable des textes cités si l'on veut tirer toute leur richesse de remarques et d'analyses très personnelles, exprimées en formules à l'emporte-pièce. Plus encore, donc, qu'aux débutants médiévistes venus chercher là une initiation à la problématique de leur discipline, il me semble que l'ouvrage de P.-Y. Badel rendra service à des lecteurs déjà initiés qui y trouveront l'exposé de l'état présent de la critique, une succession de synthèses approfondies et de partis pris critiques propres à suggérer de nouvelles directions de recherche. Tel qu'il se présente, ce livre me paraît donc parfaitement répondre au propos de la collection.

L'ouvrage est encadré de deux bibliographies, l'une des textes utilisés, l'autre jugée « sommaire », sans doute parce qu'elle ne comporte que des études portant sur des sujets assez vastes, qui trace un programme de lecture en matière d'études critiques. Quant à la première, on peut regretter l'absence de textes importants, qui d'ailleurs peuvent se trouver à l'occasion cités dans le courant de l'ouvrage : le chapitre 28 est intitulé « le Lai de l'Ombre — l'illusion romanesque » ; or aucune édition de ce lai n'est citée, et ce n'est qu'au fil d'un chapitre que l'on découvre mention de l'édition du texte par Bédier ; on pouvait renvoyer là à la *Tradition manuscrite du Lai de l'Ombre*, voire à l'édition de John Orr. Les germes d'une poésie moins formelle,

moins topique, mieux marquée par la personnalité du poète, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, me paraissent insuffisamment mis en relief, disparaissant souvent dans la dénomination générale de « poésie didactique » : Colin Muset vaut peut-être un peu mieux qu'une mention rapide (p. 98) ; Bodel, Rutebeuf et Villon sont cités conjointement (pp. 148-149), mais en dissociant d'eux Adam de la Halle, on fait bon marché de l'originalité de son théâtre et de ses *congés* ; les remarques les plus étendues sur Rutebeuf (p. 167) demeurent sommaires. L'excellente édition des *Congés* par P. Ruelle n'est citée que dans la bibliographie finale. D'une manière générale, on saisit mal la règle qui a guidé le choix de certaines éditions : plusieurs titres, notamment ceux de la SATF, sont d'un accès relativement difficile pour un lecteur ordinaire, ne se trouvant plus que dans les bibliothèques universitaires ou sous forme de rééditions coûteuses, alors que des impressions plus communes sont ignorées : en plus de Montaiglon-Raynaud, on pouvait citer pour les fabliaux un certain nombre d'éditions accessibles (Reid, Johnston et Owen, Langfors, Gougenheim, etc.). Les œuvres des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles sont absentes de cette bibliographie, bien que toutes ne soient pas, comme on l'affirme p. 10, « matériellement peu accessibles, soit parce qu'elles sont peu ou mal éditées, soit parce que leurs dimensions découragent le médiéviste débutant » : les éditions courantes des *Quinze Joies de Mariage* et de *Saintré* sont pourtant citées et utilisées par la suite ; on pourrait y adjoindre aisément celles des *Cent Nouvelles nouvelles*, de la *Belle Dame sans Merci* (TLF), de l'*ÉpINETTE amoureuse* de Froissart (Klincksieck), du *Livre*

de *Mutation de Fortune* de Christine de Pisan (SATF) et du *Livre de la Paix* (Mouton), et depuis peu il est vrai, du *Resprit de la Mort* de Jean Le Fèvre (SATF). On peut regretter que notre premier grand texte littéraire, la *Vie de Saint Alexis*, ne soit mentionné qu'à propos de l'édition qu'en fit Gaston Paris, sans être analysé ni situé dans notre littérature. Enfin, un poète comme Gautier de Coincy et les éditions nombreuses des *Miracles de la Vierge* (Langfors et ses élèves, et surtout F. Koenig, aux TLF) méritaient un meilleur sort. Dans la « bibliographie sommaire » finale, je déplore l'absence p. 230, parmi les petites grammaires de l'ancien français, de la *Grammaire élémentaire* d'Anglade, voire de celle de Faral (Hachette), qui peuvent rendre encore bien des services aux débutants, et plus encore celle de la *Grammaire historique* de Nyrop, toujours fondamentale ; contestable également me paraît le principe d'éliminer les ouvrages en langue étrangère comme *From Latin to Modern French* de Miss Pope qui n'a pas d'équivalent en français, ou l'*Altfranzösische Grammatik* de H. Riefelder. Les deux volumes essentiels : *Bibliographie des romans et nouvelles en prose française* et *Répertoire des plus anciens textes en prose française* par B. Wolledge ne sont pas mentionnés. Parmi les revues, l'ouvrage ignore la *Revue de Linguistique Romane*, qui a publié d'innombrables études de langue et de vocabulaire sur le Moyen Âge, et encore *Studi Francesi*, aux précieux comptes rendus. On s'étonnera, enfin, de ne pas trouver mention des études d'I. Siciliano sur les chansons de geste et sur Villon, de P. Champion sur Villon encore et sur la poésie du XV<sup>e</sup> siècle. Ce sont là éditions

et ouvrages bien connus des spécialistes, mais qu'il est peut-être préférable de ne pas négliger dans une « introduction ».

Il est difficile de porter un jugement sur le détail du livre de P.-Y. Badel, étant donné le propos affirmé de l'auteur de susciter les réactions favorables ou hostiles de qui le lit ; tout au plus peut-on relever au passage quelques insuffisances apparentes, quelques affirmations trop péremptoires pour ne pas mériter d'être nuancées. Il est difficile d'affirmer (p. 100) que le *Tristan* de Bérout est suivi d'une continuation anonyme, car il semble bien que le débat sur la dualité du *Tristan* n'est pas définitivement clos. La littérature médiévale est certes celle de la classe au pouvoir (pp. 102 sq.) ; le « vilain » est en mauvaise posture pour y prendre place favorablement, puisqu'aucun témoin direct d'une littérature orale populaire ne nous est parvenu ; mais il ne me paraît pas exact de dire que fabliaux, pastourelles, romans ne présentent paysans et bourgeois que sous un angle caricatural. Les bergères de pastourelles s'expriment souvent dans les mêmes termes que les dames courtoises ; dans l'énumération des issues possibles de la pastourelle (p. 180), le cas si caractéristique du chevalier rossé a été oublié ; mais l'exemple est mauvais, car le genre de la pastourelle est parfaitement arbitraire. Plus significatif à mon sens le fait que des vilains de fabliau sont parfois amenés à représenter sans restriction des valeurs courtoises (Tel me paraît le cas de *Constant du Hamel*), alors que des nobles peuvent être tournés en ridicule (*Ibid.*, *Beranger*, etc.) ; tout le chapitre des « deux réalismes » (pp. 177 sq.), où la notion même d'un réalisme bour-

geois au Moyen Âge est niée me paraît très mal établi dans ses *a priori* et ses principes. De même, les remarques demeurent dispersées et un peu sommaires sur un milieu intellectuel très original et d'un grand intérêt, relativement bien connu à travers de nombreux travaux comme ceux de Guesnon, d'H. Guy, d'H. Roussel : on ne trouve, à l'idéologie propre à la bourgeoisie dans le milieu arrageois, qu'une allusion juste mais rapide p. 107. Le caractère formel, topique de la lyrique courtoise est bien analysé (pp. 84-85 et 148 sq.), mais il me semble que R. Dragonetti dans son ouvrage fondamental ne conclut pas aussi nettement que R. Guiette, et à juste titre, à mon avis, à l'absence de sincérité, de tout rapport entre la topique et le réel. En contrepartie de ces remarques négatives, je noterai particulièrement l'intérêt, dans une optique contemporaine, d'analyses comme celle de la transformation des thèmes celtiques chez Chrétien de Troyes (p. 133), qui ouvre des perspectives sur des types d'analyse différents de ceux de la critique traditionnelle (préoccupée surtout d'établir des liens avec des référents extérieurs à l'œuvre elle-même), en considérant comme un ensemble cohérent l'élaboration de la structure mythique propre à Chrétien (recherche des référents internes). Outre les outils d'une analyse traditionnelle des œuvres médiévales, l'ouvrage de P.-Y. Badel fournit donc également des instruments empruntés aux théories contemporaines de la littérature. Il présente l'intérêt, par rapport à une histoire littéraire d'ouvrir des perspectives plus nombreuses et plus vastes, beaucoup plus libre dans sa démarche, souvent beaucoup plus allusif sans dommage, plus dogmatique et donc plus fertilisant aussi, en un sens, en

ce qu'il ne se sent pas contraint d'exprimer un consensus ou un jugement moyen, c'est-à-dire souvent édulcoré, à l'égard des textes.

Gabriel BIANCIOTTO

Université de Rouen

□ □ □

Roland BARTHES, *S/Z. Essais*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, « Tel Quel », 278 p.

Derrière ce titre quelque peu mystérieux, — il résume à lui seul les intentions de Barthes —, se cache une analyse d'une nouvelle de Balzac : *Sarrasine*. Analyse au sens où Barthes l'entend évidemment : aucune référence à des données biographiques ou historiques, c'est à peine si le nom de Balzac jouit d'une quelconque faveur (« L'Auteur lui-même — déité quelque peu vétuste de l'ancienne critique — peut, ou pourra un jour constituer un texte comme les autres : il suffira de renoncer à faire de sa personne le sujet, la butée, l'origine, l'autorité, le Père, d'où dériverait son œuvre, par une voie d'expression ; il suffira de le considérer lui-même comme un être de papier et sa vie comme une *bio-graphie* (au sens étymologique du terme), une écriture sans référent, matière d'une *connexion*, et non d'une *filiation* ») (p. 217). Barthes s'en tient au texte, car pareille attitude lui apparaît seule susceptible de rendre compte de la multiplicité (ou « galaxie ») des signifiants de la nouvelle.

Pour cette analyse qui vise à définir le « pluriel » du texte, Barthes use de la méthode du pas à pas ; *Sarrasine* ne sera donc pas divisé selon les normes traditionnelles : introduction, nœud, etc. ; au contraire, l'analyse sera uniquement progressive :